

**LES ALLIÉS,**  
ou  
**L'INVASION.**

# PRÉFACE.



*Il faut laver son linge sale en famille*, disait Napoléon, dans un langage bien digne d'un empereur de mauvaise compagnie ; mais la trivialité de l'expression ne détruit pas la justesse de la pensée, et les événemens le prouvèrent bientôt. Les Russes, les Prussiens et les Bava-rois, dans leurs visites domiciliaires, ne ménagèrent pas plus les royalistes que les impériaux et les républicains ; et plus d'un château qu'avaient épargné les fureurs populaires fut dévasté par les hordes libé-atrices de nos amis les ennemis.

A cette époque, un mien parent, roya-liste de la vieille roche, et que Bonaparte n'avait pu séduire, comme tant d'autres, par une place dans les droits réunis, fut encore une fois victime de son dévouement à la bonne cause. Sans consulter son préfet, il courut au-devant de l'armée de Witzingerode, un drapeau blanc à la main.

Doué de quelque talent pour la parole, il criait *Vive le Roi!* plus fort que les autres, et, dans son enthousiasme chevaleresque, il espérait déjà reconquérir une partie de ses biens vendus pendant l'émigration. Mais, hélas! reconduit chez lui à coups de lance par des Cosaques Baskirs, il trouva sa maison pillée, sa ferme brûlée, et sa femme... il n'en a jamais eu de nouvelles.

Pour dédommagement, on lui a rendu sa croix de Malte, qui ne rapporte rien; M. de Villèle l'a nommé député, ce qui ne rapporte guère; et il s'est vu réduit à se voter lui-même une petite indemnité qu'il ne touchera peut-être jamais. Aussi mon cousin, quoique toujours royaliste, répète-t-il souvent: « N'appelons jamais les étrangers chez nous, et lavons notre linge sale en famille. »

Tel est le sujet des *Alliés*.

L'action marche rapidement. Les personnages ne font pas de longs discours, ils agissent; et le caractère du général Blagoff est fort bien tracé. Peut-être paraîtra-t-il un peu railleur pour un Russe; mais c'est un Russe policé, un Russe qui a passé deux ans en France. Quant au capitaine Lefèvre, quelques spectateurs ont trouvé qu'il ne ressemble guère aux officiers de l'opéra-

comique et du vaudeville. On aurait voulu qu'il rappelât davantage Lemonnier de *Feydeau* et Lepeintre des *Variétés*, et que, tout bouffi de gloire nationale, et posé en tambour-major, il vînt au dénouement, amant délicat et sensible, ramener Eugénie tremblante dans les bras de son père reconnaissant. Cela serait sans doute plus conforme à nos mœurs de comédie; mais qu'on n'oublie pas que ces pièces ont été faites pour un théâtre de société.

On a encore reproché à ce pauvre Lefèvre d'avoir tué un Cosaque. Cependant rien n'est plus vrai : car, en 1814, on en a bien tué quelques-uns. « C'est égal, m'a » dit un homme d'esprit, changez cela. Le » sang ne doit couler que dans la tragédie. » Que Lefèvre, au lieu de tuer Schlagmann, » lui parle ferme, et cela vous fera une » belle scène... » C'est un conseil que je recommande à ceux qui voudront arranger les *Alliés* pour le théâtre.

---

## PERSONNAGES.

Le comte DE LIMEUIL.

La comtesse DE LIMEUIL.

EUGÉNIE, leur fille.

La marquise DE VIEUX-BOIS, mère de madame de Limeuil.

SCOLASTIQUE, }  
JÉROME, } leurs domestiques.

Le commandeur DE BAUVAL.

Le marquis DE GERMANCEY.

L'abbé PLASTRON.

LEFÈVRE, officier français.

BLAGOFF, général russe.

SCHLAGMANN, son aide-de-camp.

OFFICIERS.

COSAQUES.

UN PAYSAN.

*La scène se passe dans le château de M. de Limeuil, à trente lieues de Paris.*



DE LIMEUIL, *sa ligne à la main.*

Mauvaise pêche !... Ah ! vous voilà , ma bonne amie. Eh bien ! quelles nouvelles ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Très-bonnes. En revenant, j'ai fait prévenir ces messieurs.

DE LIMEUIL.

Viendront-ils ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Pas tous : le marquis de Germancey et le commandeur de Bauval.

DE LIMEUIL.

Le commandeur ? Ah ! il va bien nous ennuyer avec son roi de Prusse. Parce qu'il a émigré à Berlin, et qu'un jour le roi de Prusse l'a complimenté sur son uniforme, on dirait vraiment...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Sa naissance lui donne le droit d'assister à nos délibérations.

DE LIMEUIL.

Il descend d'un bâtard de Conti, fort bien ; mais il n'entend rien à la politique ; il est d'une indiscretion... ; et, dans ce moment, la moindre imprudence peut nous perdre.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Que craignez-vous encore ?

DE LIMEUIL.

Rien : cependant...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Quelle gloire pour vous d'aller complimenter nos alliés et de proclamer le premier nos princes légitimes !

DE LIMEUIL.

Sans doute ; mais le préfet avec ses gendarmes...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Aucun danger, je vous le répète. — Voici ces messieurs... Taisez-vous, et du courage !

LES MÊMES, GERMANCEY, BAUVAL, ensuite  
L'ABBÉ PLASTRON.

GERMANCEY, *entr'ouvrant la porte.*

On peut entrer ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL, *allant au-devant d'eux.*

M. de Germancey, M. de Bauval, combien je suis heureuse !...

DE LIMEUIL.

Personne ne vous a vus ?

GERMANCEY.

Non ; mais pourquoi ce mystère ? S'agit-il



d'une battue sur les terres de ce riche parvenu, votre voisin ?

BAUVAL.

Ah ! j'en suis. Ne s'est-il pas permis de verbaliser contre moi, parce que je lui ai tué deux perdreaux !

DE LIMEUIL.

Que voulez-vous ? Depuis que les vilains sont propriétaires, les gentilshommes sont des braconniers.

BAUVAL.

Ah !... chez le roi de Prusse...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Laissons cela. (*Appelant.*) Jérôme ! (*Jérôme paraît.*) Faites venir mon chapelain. (*Jérôme sort.*)

GERMANCEY.

Votre chapelain ?

DE LIMEUIL.

Oui, l'abbé Plastron : c'est un titre que je lui ai donné en attendant la chapelle.

GERMANCEY.

Mais qu'avons-nous besoin de chapelain pour une partie de chasse ?

(*L'abbé Plastron entre, salue humblement, et se tient à l'écart.*)

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Messieurs, asseyez-vous donc, je vous prie. L'abbé, des sièges. (*Plastron avance des fauteuils; tous s'asseyent, madame de Limeuil au milieu.*) (*A l'abbé.*) Vous pouvez vous asseoir. (*Plastron salue et s'assied.*) Messieurs, de graves intérêts nous rassemblent. Vous n'ignorez pas ce qui se passe.

BAUVAL.

Quoi donc? Le roi de Prusse serait-il battu?

GERMANCEY.

Voudrait-on nous faire marcher dans l'arrière-ban?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Le trône de l'usurpateur s'écroule; son armée est vaincue, en déroute: c'est le moment de se montrer.

GERMANCEY.

Une conspiration! oh! je ne m'en mêle pas

BAUVAL.

Permettez: le roi de Prusse est donc vainqueur?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Oui. J'arrive de la préfecture: notre petit préfet voudrait encore faire bonne contenance; mais son trouble le trahit... Il sait de mauvaises

nouvelles : car il dit, l'empereur, tout court, déclame contre la manie des conquêtes, et sa femme est d'une politesse...

BAUVAL.

C'est peut-être un piège.

GERMANCEY.

Il faut prendre garde.

DE LIMEUIL.

C'est mon avis.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Tout est fini, vous dis - je. Bonaparte est perdu, Paris révolté, l'impératrice et son fils en prison.

TOUS, *se levant.*

Vive le Roi!

GERMANCEY.

Nous reprendrons nos droits de chasse.

BAUVAL.

Et nos croix de Malte.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Un corps nombreux de nos libérateurs, conduit par des chemins de traverse, arrive aujourd'hui même... Il faut aller au-devant d'eux, les haranguer, leur demander nos princes légitimes au nom de la nation.

GERMANCEY.

Au nom de la noblesse.

BAUVAL.

Et de l'ordre de Malte.

PLASTRON.

Et du clergé, si madame le permet.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Oui; mais ne parlez pas tant. Notre château est à l'entrée du département : c'est à M. de Limeuil de donner l'exemple; il n'attend plus que votre assentiment.

GERMANCEY.

La noblesse ne pouvait trouver un plus digne représentant; d'ailleurs monsieur est notre maire : je lui donne ma voix.

BAUVAL.

Et moi la mienne. (*A M. de Limeuil.*) Si vous voyez le roi de Prusse, parlez-lui de moi.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Messieurs, mon mari est bien reconnaissant.

DE LIMEUIL.

Et j'espère vous le prouver bientôt... J'obtiens sans doute la survivance de mon père, qui était l'intendant général de cette province, et alors vous pourrez tout demander.

GERMANCEY.

D'abord la restitution de nos biens.

DE LIMEUIL.

Cela va sans dire.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Il faut que nos augustes alliés voient par quel mouvement unanime et spontané la France rappelle ses princes. Monsieur l'abbé parlera au nom du clergé... Mais qui représentera l'armée? Ah! Jérôme.

DE LIMEUIL.

Notre jardinier?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Son père n'était-il pas tambour-major aux Gardes-Françaises?... Il nous reste encore le commerce.

GERMANCEY.

Le commerce! à quoi bon?

BAUVAL.

Non, non, plus de commerce!

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Pardon: il faut qu'il y ait unanimité. M. de Limeuil, votre tailleur pense-t-il bien?

DE LIMEUIL.

Sans doute, puisqu'il a fait trois cents uniformes que le tyran ne lui a jamais payés.

BAUVAL.

Faute que n'eût pas commise le roi de Prusse.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Alors il représentera le commerce.

BAUVAL.

Qui ? le roi de Prusse ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Eh non ! le tailleur. — Je vais tout préparer pour l'ambassade de mon mari. Pendant ce temps, messieurs, faites prendre des cocardes blanches à tous vos gens, que l'éiau soit général.

BAUVAL ET GERMANCEY.

Comptez sur nous.

*(Ils sortent ainsi que Plastron.)*

---

M. et MADAME DE LIMEUIL.

DE LIMEUIL.

A propos, ma bonne amie, que va devenir Lefèvre ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Qui ? ce petit capitaine que ses blessures ont retenu au château ? On le fera prisonnier.

DE LIMEUIL.

Ce serait peut-être mal : j'étais l'ami de son père.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Pendant l'interrègne, vous vous êtes bien en-

canillé. — Vous ne comptez plus, j'espère, lui donner votre fille ?

DE LIMEUIL.

Vous trouviez ce mariage si convenable...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Plus aujourd'hui : il faut tenir son rang.

DE LIMEUIL.

Vous avez raison. Voici Lefèvre. Soyez tranquille, je vais lui parler ferme.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Je cours annoncer ces grandes nouvelles à ma mère, à ma fille, et faire ma toilette pour recevoir nos libérateurs. (*Elle sort.*)

DE LIMEUIL.

N'oubliez pas mon ancien uniforme de Chamboran.

M. DE LIMEUIL, LEFÈVRE, *le bras en écharpe.*

LEFÈVRE.

Madame de Limeuil est de retour : quelles nouvelles ?

DE LIMEUIL.

L'empereur est vaincu.

LEFÈVRE.

Impossible.

DE LIMEUIL.

Ma femme a lu le bulletin : l'armée bat en retraite.

LEFÈVRE.

Ruse de guerre.

DE LIMEUIL.

Non pas ; l'affaire a eu lieu près de Soissons ; nous avons fait des prodiges de valeur, nous nous sommes couverts de gloire ; mais enfin, accablés par le nombre...

LEFÈVRE.

Êtes-vous bien sûr... ?

DE LIMEUIL.

Ma femme a lu le bulletin : la garde impériale n'existe plus ; on nous a pris cent cinquante pièces de canon, quarante drapeaux et le trésor de l'armée.

LEFÈVRE.

Et l'empereur.

DE LIMEUIL.

Il se porte bien.

LEFÈVRE.

Rien n'est perdu.

DE LIMEUIL, *bas à l'oreille.*

Notre préfet fait ses malles, et le receveur général est déjà parti avec sa caisse.



LEFÈVRE.

Les poltrons ! ne me parlez pas de vos fonctionnaires civils : l'empereur aurait dû donner toutes ces places-là à des militaires.

DE LIMEUIL.

Paris s'est révolté.

LEFÈVRE.

Nous le brûlerons.

DE LIMEUIL.

Non pas , s'il vous plaît. Diable ! toute la fortune de ma femme....

LEFÈVRE.

Comment ! Paris s'est révolté ! mais alors les ennemis....

DE LIMEUIL.

Que parlez-vous d'ennemis ? Dites , nos alliés , nos libérateurs , qui viennent briser nos chaînes.

LEFÈVRE.

Nos chaînes ?

DE LIMEUIL.

On était libre peut-être sous votre empereur ?

LEFÈVRE.

Ma foi ! oui. J'ai toujours fait tout ce que j'ai voulu. J'ai même vu quelquefois assommer des pékins.... et il n'en était que cela.

DE LIMEUIL.

• C'est possible; mais enfin nous avons une autre dynastie.

LEFÈVRE.

Et l'armée?

DE LIMEUIL.

L'armée sera toujours l'armée.

LEFÈVRE.

Tous les officiers donneront leur démission.

DE LIMEUIL.

Bah!

LEFÈVRE.

Croyez-vous voir nos maréchaux, nos généraux, à votre nouvelle cour? Non; je les connais bien: ils se feraient plutôt hacher.

DE LIMEUIL.

Ils y viendront, et seront bien contents si l'on daigne les recevoir.

LEFÈVRE.

Finissons, de grâce.... Qu'allez-vous faire?

DE LIMEUIL.

Rien.

LEFÈVRE.

Mais si l'ennemi arrive?

DE LIMEUIL.

Je l'attends. Pour vous, je vous conseille de partir; moi je reste.

LEFÈVRE.

Mais les Cosaques ?

DE LIMEUIL.

Je ne les crains pas.

LEFÈVRE.

Mais votre femme, votre fille ?

DE LIMEUIL.

Que vous importe ?

LEFÈVRE.

Il m'importe beaucoup : je dois être votre gendre, et je ne veux pas qu'Eugénie....

DE LIMEUIL.

Mon gendre ! vous ! Non. Ma femme dit qu'il ne serait pas convenable qu'un officier de l'usurpateur....

LEFÈVRE, *impatiente*.

Hé ! votre femme....

DE LIMEUIL.

A raison.

LEFÈVRE.

C'en est trop, monsieur. Vous me faites payer bien cher l'hospitalité que j'ai reçue chez vous...  
Adieu. (Il sort.)

M. DE LIMEUIL, JÉRÔME, SCOLASTIQUE.

JÉRÔME.

V'là enfin votre habit d'uniforme, monsieur : j'ai cru que je ne le trouverais jamais; et il a bien fallu une heure pour l'épousseter.... N'est-ce pas, ma femme?

SCOLASTIQUE.

C'est qu'il est tout piqué des vers.

DE LIMEUIL.

Dites tout criblé de balles. Ah! les étrangers le reconnaîtront bien.

JÉRÔME.

Vous vous êtes donc autrefois battu contre eux?

DE LIMEUIL.

Insolent! Apprenez qu'au contraire j'ai combattu dans leurs rangs. (*Il passe son habit.*) J'étais à la terrible affaire de Quiberon, sur le vaisseau de l'amiral anglais, d'où j'ai vu mitrailler tant de braves royalistes.

JÉRÔME.

Valait mieux voir ça de loin que de près.

SCOLASTIQUE.

C'est égal, pour aller sur la mer, il faut un fameux courage.

## LES ALLIÉS,

DE LIMEUIL.

A-t-on préparé un drapeau?

SCOLASTIQUE, *en présentant un.*

Faute de mieux, un manche à balai et deux serviettes.... Voilà.

DE LIMEUIL.

Noble étendard! Jérôme, c'est toi qui le porteras.

JÉRÔME.

Moi, monsieur! mais....

DE LIMEUIL.

Imbécille, est-ce qu'il y a du danger!

JÉRÔME.

Puisque nous allons au-devant des ennemis...

SCOLASTIQUE.

Est-il peureux! Les ennemis, c'est des amis : on ne peut pas lui faire entendre ça.

LES MÊMES, MADAME DE VIEUX-BOIS, MADAME DE LIMEUIL; EUGÉNIE, *en grande toilette*; L'ABBÉ PLASTRON.M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Comment! vous n'êtes pas encore parti, mon gendre?

DE LIMEUIL.

Vous faisiez votre toilette ; j'ai fait la mienne.  
Diable ! vous voilà éclatantes.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Vous-même, mon gendre, vous êtes héroïque !

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Mais ne perdons pas de temps. Vite ! Jérôme,  
l'habit de tambour-major de votre père....

*(Jérôme sort.)*

PLASTRON.

J'ai mis ma soutane neuve et mon surplis.

DE LIMEUIL.

Fort bien. A-t-on fait des préparatifs pour le  
dîner ? Ils boiront du vin ces gaillards-là.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Oui, oui ; cela nous regarde : partez.

DE LIMEUIL.

A propos, et le portrait de l'usurpateur qui  
est dans la salle à manger ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

On l'a jeté dans le puits.

DE LIMEUIL.

Il ne fallait pas : s'il revenait par hasard.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Impossible ! allez donc.

*(Jérôme revient en habit rouge et avec un bonnet à poil.)*

DE LIMEUIL.

Jérôme, marche en avant... Monsieur l'abbé, je vous suis.

*(Ils sortent tous les trois, ainsi que Scolastique.)*

MADAME DE VIEUX-BOIS, MADAME DE LIMEUIL, EUGÉNIE.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Ah! mes enfans, nous allons enfin revoir le bon temps. Quelle joie! Vous ne savez pas, vous autres : vous êtes trop jeunes.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Je n'ai pas vu tout cela ; mais vous m'en avez parlé si souvent, ma mère.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Madame la comtesse, nous commençons par reprendre nos titres, s'il vous plaît : je me nomme à présent madame la marquise.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Madame la marquise, comme nous allons faire enrager nos voisines ! Et madame Dubreuil, si

fière de ses quarante mille livres de rente ; qu'elle prenne donc encore ses airs de hauteur , la chère dame Dubreuil ! Je veux qu'elle en crève de dépit. Sans doute nous ne serons pas obligés de lui payer les dix mille francs que nous lui devons ?

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Ne me parlez donc pas de ces petites gens , madame la comtesse : cela fait mal aux nerfs. Il faut rompre avec la bourgeoisie ; une pareille espèce ne nous convient plus. C'est à la cour....

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

A la cour ? oh ! non. Je me rappelle trop bien comment on me reçut , quand M. de Limeuil me présenta à l'usurpateur.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

On eut raison , madame la comtesse : vous n'étiez pas à votre place. Qu'y avait-il dans cette cour toute plébéienne ? Des sapeurs , des vivandières. Fi ! l'horreur.... Maintenant quelle différence ! des princes galans , aimables , des comtesses , de véritables comtesses , des marquises faisant assaut de grâces et de parures ; et tous les jours des réunions , des fêtes , des bals.... Oh ! ce sera charmant.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Délicieux !



EUGÉNIE.

Irai-je, madame la marquise ?

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Sans doute, ma fille, quand vous serez mariée. (*Bas à madame de Limeuil.*) Peut-être fixera-t-elle les regards d'un de nos princes. Quelle honneur !

EUGÉNIE.

Quelle joie pour Victor ?

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Que dites-vous donc, mademoiselle ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Pouvez-vous penser encore à un homme sans nom, un officier de fortune ?

EUGÉNIE.

Mais, ma mère, nous nous connaissons depuis si long-temps.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Vous ne pouvez plus l'épouser, mademoiselle. Il serait beau vraiment d'entendre annoncer : Madame Lefèvre.... Allons, occupons-nous à fêter ces braves étrangers qui nous ramènent tant de biens à la fois.

LES MÊMES, SCOLASTIQUE; *ensuite* M. DE  
LIMEUIL *et* JÉRÔME.

SCOLASTIQUE, *accourant.*

Ah! mon Dieu! Seigneur! Les v'là dans un bel  
état!

DE LIMEUIL, *son habit tout déchiré.*

Les brigands!

JÉRÔME.

Les scélérats!

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur le comte?

DE LIMEUIL.

La belle idée de m'envoyer au-devant de vos  
alliés!

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Est-ce qu'ils ne vous auraient pas reçu avec la  
distinction....?

DE LIMEUIL.

A deux cents pas d'ici, nous rencontrons une  
escouade d'une douzaine de Cosaques....

JÉRÔME.

Ils étaient plus de douze cents.

DE LIMEUIL.

Je m'avance en criant : Vive le roi! et, avec  
la plus grande politesse, je les invite à venir se  
rafraîchir au château....

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Ils ont dû être sensibles....

DE LIMEUIL.

Ils ont cru que je leur disais des injures, et deux grands diables à longues barbes m'ont riposté à coups de plat de sabre.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

C'est impossible ! des alliés !

EUGÉNIE.

Mon pauvre père !

JÉROME.

Ils ont pris monsieur, que j'ai cru qu'ils allaient lui couper la tête ; mais ils ne lui ont coupé que sa queue pour le reconnaître.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Vous vous serez mal expliqués.

DE LIMEUIL.

Hé ! entendent-ils le français !

JÉROME.

Monsieur l'abbé leur a parlé latin ; mais bah !

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

L'abbé ? et qu'est-il devenu ?

DE LIMEUIL.

Les sauvages l'ont pris pour une femme, parce qu'il avait son surplis....

JÉROME.

Oui ; ils l'appelaient , Belle mamzelle. Aussi ils ne l'ont pas battu ; mais ils l'ont fait prisonnier , et l'ont attaché derrière une charrette , à côté d'une vache.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Je le vois , vous vous êtes adressés à des soldats ivres.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Il fallait demander le commandant.

DE LIMEUIL.

Ne l'ai-je pas demandé !

JÉROME.

Ils n'en frappaient que plus fort : ils ne comprennent rien. C'est plus bête que mon chien. Quand je lui dis , Va te coucher , il y va.

DE LIMEUIL.

Mais ils le paieront cher. Oh ! je voudrais qu'un régiment français....

JÉROME.

Si l'empereur pouvait passer avec quelques-uns de ses grognards....

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Qu'entends-je ? des cris séditions ! Ah ! monsieur le comte , pour un mal-entendu , voilà votre royalisme déjà refroidi.

## LES ALLIÉS,

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Cette aventure vous donnera des droits....

DE LIMEUIL.

Je l'espère.... Mais il est bien dur pour un homme comme moi....

SCOLASTIQUE, *regardant à la fenêtre.*

V'là les Cosaques!

DE LIMEUIL.

Déjà?

JÉROME.

Sauve qui peut!

EUGÉNIE.

Où fuir?

SCOLASTIQUE.

Où nous cacher?

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Du courage; mes enfans!.... Je vais les recevoir. Oh! ils ne me font pas peur, à moi.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL, *enthousiasmée.*

Vivent les ennemis! Laissez-moi leur parler, madame la marquise: ils tomberont à mes genoux.

DE LIMEUIL.

Non pas, s'il vous plaît: vous ne savez pas à quels diables nous avons affaire.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Mais des alliés...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Des libérateurs....

DE LIMEUIL.

Des enragés, vous dis-je... Vite dans la bibliothèque : ils ne doivent pas aimer la lecture. (*Il pousse les femmes dans la bibliothèque.*) Jérôme, reste avec moi, je l'ordonne.

JÉRÔME.

Morguenne ! quel métier !

M. DE LIMEUIL, JÉRÔME; *plusieurs* COSAQUES, *qui entrent en chantant.*

JÉRÔME.

Ils sont encore plus laids que les autres... Eh non ! c'est les mêmes... Tenez, en v'là un qui a mis votre queue en guise de plumet... et c'tautre, avec la soutane de monsieur l'abbé.

1<sup>er</sup> COSAQUE, *à de Limeuil.*

Vainqueur !

DE LIMEUIL, *saluant.*

Fort heureusement pour nous, monsieur ; c'est avec le plus grand plaisir...

2<sup>e</sup> COSAQUE, *lui donnant un coup de poing.*

Vaïnkir !

DE LIMEUIL.

Ah! monsieur l'officier...

LES COSAQUES, à Jérôme.

Argent, brandevin, petites mamzelles.

JÉROME.

Je n'en ai pas.

LES COSAQUES, *le poursuivant à coup de knout.*

Vainqueur! Vainqueur!

JÉROME, *se sauvant du côté de son maître.*

Ah! nous sommes perdus, monsieur!

DE LIMEUIL.

Les vilains amis!

( *Les Cosaques se mettent à piller et à casser.* )

JÉROME.

Ils vont nous mettre à feu et à sang.

DE LIMEUIL.

Ah! ma pendule!... Messieurs les alliés, de grâce... Si vous cassez tout...

1<sup>er</sup> COSAQUE, *lui donnant un coup de plat de sabre.*

Vainkir!

JÉROME.

Ah! la glace! la voilà en cannelle! Que faire, monsieur? Ils n'entendent ni à hu ni à dia.

DE LIMEUIL.

Mon secrétaire à présent! Malheureux!...

mon argent, mes papiers!... Messieurs, messieurs! au nom du Ciel, au nom du roi...

2<sup>e</sup> COSAQUE, *le repoussant.*

Vainkir!

JÉROME.

Vous leur parlez aussi trop bon français ; ils ne vous comprennent pas : laissez-moi faire. (*Aux Cosaques.*) Nous être amis à vous... Vous alliés à nous... Nous pas combattre vous... Vous protéger nous.

PLUSIEURS COSAQUES, *les frappant.*

Vainqueur! Vainkir! Vainqueur!

JÉROME *et* DE LIMEUIL, *à genoux.*

Grâce! grâce! Ne nous tuez pas.

LES PRÉCÉDENS; BLAGOFF, SCHLAGMANN,  
OFFICIERS.

BLAGOFF.

Eh bien! eh bien! quel est ce tumulte?

JÉROME.

En v'là un au moins qui doit entendre le français, puisqu'il le parle.

DE LIMEUIL.

Ah! monsieur le général, est-ce ainsi qu'on traite des amis?



BLAGOFF, *aux Cosaques.*

*Brik neu roll dinsk afskir.*

(*Les Cosaques sortent ; les officiers se retirent dans le fond du théâtre.*)

JÉROME.

*Dinsk afskir! C'est ça.*

DE LIMEUIL.

Vous arrivez à propos, monsieur le général. Sans vous, ils nous assassinaient. Je leur ai pourtant parlé très-poliment... Je les ai reçus avec tous les égards... Enfin je me suis conduit en bon allié.

JÉROME.

Et ils nous ont roués de coups en criant comme des enragés, Vainqueur ! Vainkir !

BLAGOFF.

Désolé... messieurs ! Mais ce sont là de petits malheurs inévitables à la guerre. Dans le Nord, vos soldats n'ont pas été plus modérés. Au reste, cela n'arrivera plus.

DE LIMEUIL.

Pardon, monsieur le général : nos soldats agissaient en ennemis. Vous, c'est différent : vous êtes nos alliés, nos libérateurs.

BLAGOFF, *souriant.*

Ah ! oui, j'oubliais...

JÉRÔME.

Il n' faut pas oublier ça , diable !

BLAGOFF.

Des Cosaques ne sont pas de jeunes filles.  
On doit bien s'attendre à quelques espiègleries.

DE LIMEUIL.

Des espiègleries , monsieur le général !

BLAGOFF.

Que vous ont-ils fait , voyons ?

DE LIMEUIL.

Ils m'ont battu ; ils ont battu mon domestique.  
Ils ont cassé mes glaces , brisé ma pendule , pillé  
mon secrétaire.

BLAGOFF , *souriant*.

Pur enfantillage ! Mais cela n'arrivera plus.

DE LIMEUIL.

Je vous en prie , monsieur le général. J'ai des  
droits à votre protection , à votre bienveillance :  
car je puis me vanter d'être un des plus grands  
ennemis de Buonaparte , de ce tyran...

BLAGOFF.

Un grand homme , morbleu ! Je le connais  
aussi bien que vous. Je l'ai vu à Austerlitz. Le  
capitaine Schlagmann , mon aide-de-camp , et  
moi , nous lui devons deux ans de prison en  
France.

5.

JÉRÔME, *bas.*

Tiens, un Cosaque qui aime l'empereur.

BLAGOFF.

Mais j'espère bien que nous le tenons à notre tour.

DE LIMEUIL.

J'ai donné des preuves de mon dévouement à l'auguste famille des Bourbons.

BLAGOFF.

Que m'importe ! Je ne les connais pas.

JÉRÔME, *bas à de Limeuil.*

Not' maître, il n'aime pas la politique : parlez-lui du diner.

DE LIMEUIL.

Monsieur le général, je ne vous ai pas porté les clés de l'endroit sur un plat d'argent, selon l'usage...

JÉRÔME.

Ce n'est pas le plat qui manquait ; mais nous n'avons pas de clés, attendu que le village n'a pas de portes.

BLAGOFF, *souriant.*

C'est égal : le plat d'argent suffira.

DE LIMEUIL.

J'ai fait préparer un repas pour vous et votre état-major. Si vous daignez accepter...

BLAGOFF.

A la bonne heure... Vous êtes un brave homme. Traitez - nous bien , on vous traitera bien.

DE LIMEUIL.

La salle à manger est par ici.

BLAGOFF.

C'est là , monsieur le maire , que vous verrez si nous sommes vos alliés. (*Madame de Limeuil entr'ouvre la porte de la bibliothèque.*) Allons , du vin , du rhum , du punch ! et vive la joie !

(*Ils sortent tous.*)

MADAME DE LIMEUIL , MADAME DE VIEUX-BOIS , EUGÉNIE , SCOLASTIQUE , *sortent de la bibliothèque.*

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Avez-vous remarqué celui qui parle français ?

EUGÉNIE.

Oui , maman : c'est le général.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Il a l'air fort aimable.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Ce sera quelque émigré.

EUGÉNIE.

Un Français avec des Cosaques !

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Pourquoi pas ?

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.Plût au Ciel que tout le monde en France fût  
aussi bon Français que les Russes.

EUGÉNIE.

Oubliez-vous de quelle manière ils ont traité  
mon papa ?

SCOLASTIQUE.

Et Jérôme ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.Quelques soldats ivres. Ce n'est pas d'après  
eux qu'il faut juger une grande nation.M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.D'ailleurs c'est un peu la faute de mon gendre :  
pourquoi mettre un uniforme ?M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Ils l'auront pris pour un sbire de l'usurpateur.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.D'ailleurs, si les Cosaques ont des torts, leur  
général les mettra aux arrêts.M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.Oui, il nous rendra justice. Il a l'air très comme  
il faut, ce général ; quel bon ton !

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

S'il n'est pas émigré français, il faut qu'il appartienne aux meilleures familles de la Crimée ou du Caucase.

EUGÉNIE.

Il est bien laid, toujours.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Il a des manières très-distinguées.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Quelle différence avec ces généraux de Bonaparte !

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Que voulez-vous ? des gens du commun... J'espère qu'après le dîner nous ne nous cachons plus : il faut se montrer au salon.

EUGÉNIE.

Oh ! moi, j'aurais trop peur.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Peut-être ne serait-il pas très-prudent...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Certes, je n'ai pas fait cette toilette pour la bibliothèque.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Je craindrais...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Eh bien ! moi, je ne crains rien.

SCOLASTIQUE.

Dans le fait, on peut battre les hommes, et être bon avec les femmes.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

L'empire de Buonaparte est fini, le nôtre commence. Quelle gloire pour moi de distribuer les premières cocardes blanches dans le département!... En France, les femmes doivent faire les révolutions. Souvenez-vous du bon temps où la duchesse de Longueville...

EUGÉNIE.

O ciel! les voilà!

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Ils sortent de table : rentrons.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Cachez-vous, puisque vous êtes si timides. Moi, je me dévoue.

(*M<sup>me</sup> de Vieux-Bois, Eugénie et Scolastique rentrent dans la bibliothèque.*)

---

M. et MADAME DE LIMEUIL, BLAGOFF,  
SCHLAGMANN, OFFICIERS.

BLAGOFF.

Morbleu! parlez-moi de la France pour le

bon vin (*apercevant madame de Limeuil*) et pour les jolies femmes.

(*Mme de Limeuil fait de grandes révérences. Tous les officiers la saluent.*)

DE LIMEUIL, *bas.*

Ma femme ! quelle imprudence !

BLAGOFF, *à de Limeuil.*

Vous disiez que madame la comtesse était à la ville.

Mme DE LIMEUIL.

Ah ! monsieur le général, pardonnez... C'est que je suis si peureuse...

DE LIMEUIL.

Et l'aventure de ce matin, où vos Cosaques...

BLAGOFF.

Je veux les punir... Savez-vous leurs noms ?

DE LIMEUIL.

Comment pourrais-je... (*A part.*) Se moque-t-il de nous ?

BLAGOFF, *ironiquement.*

Eh bien ! je vais en faire empaler cinquante au hasard.

Mme DE LIMEUIL.

O ciel !

BLAGOFF, *de même.*

Je veux leur apprendre le respect dû aux gens



de qualité. On va couper cinquante têtes et vous les apporter à l'instant.

DE LIMEUIL.

Grand Dieu !

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Grâce ! grâce ! monsieur le général.

(*Elle se jette aux pieds de Blagoff, qui la relève et l'embrasse.*)

DE LIMEUIL, à part.

Il est sans façons.

BLAGOFF.

Vous avez un bon cœur, madame : puisque vous leur pardonnez, je leur pardonne aussi.

(*On apporte le café. M<sup>me</sup> de Limeuil en offre aux officiers.*)

SCHLAGMANN.

Voilà d'excellente café.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

C'est une chose rare depuis le système continental ; mais quaud nous aurons notre bon roi...

BLAGOFF.

Vous aurez de bon café. Le grand-duc Constantin l'aime beaucoup. (*Les officiers, excepté Blagoff, allument leurs pipes, se retirent dans le fond de la scène et fument.*) Vous ne craignez pas l'odeur de la pipe, madame ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.Oh ! non. *(Elle tousse.)*

DE LIMEUIL.

D'ailleurs , à la guerre comme à la guerre.

BLAGOFF, *lui frappant sur l'épaule.*

Vous êtes un brave.

SCHLAGMANN, *à part.*

Il être bien plaisant, le général!

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.La guerre durera-t-elle encore long-temps ,  
monsieur le général?

BLAGOFF.

Non , madame. Dans trois jours , nous serons  
à Paris.

DE LIMEUIL.

L'entrée des Cosaques à Paris! quel beau  
spectacle !

BLAGOFF.

Le matin , danses , jeux de toute espèce ; et le  
soir , grande illumination.M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.Illumination spontanée : les Parisiens seront  
si contents !

BLAGOFF.

Mais illumination générale , dans le genre des  
Français à Moscou.

DE LIMEUIL.

Que dites-vous ?

BLAGOFF.

Une chose toute simple.

DE LIMEUIL.

Pauvre capitale ! Les deux partis veulent la brûler : elle ne l'échappera pas... Mais, monsieur le général, j'ai deux maisons à Paris.

BLAGOFF.

C'est bon à savoir. On les épargnera dans l'incendie.

DE LIMEUIL.

Mais le Musée royal ?

BLAGOFF.

On vit très-bien sans Musée. En avons-nous dans l'Ukraine ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Ce serait pourtant dommage : la Vénus de Médicis...

BLAGOFF.

Qu'importe une Vénus de plus ou de moins, quand il y en a tant d'autres en France, et qui ne sont pas de marbre ?

*(Il lui baise la main.)*

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

C'est vraiment un seigneur de la cour de Louis XV.

BLAGOFF, *approchant son fauteuil de madame de Limeuil.*

Voilà une cour où les femmes jouaient un beau rôle. *(Il lui prend la main.)*

DE LIMEUIL.

Oui, mais les maris ?

*(Il se place entre Blagoff et sa femme.)*

BLAGOFF.

Panbleu ! les maris étaient des maris. Ce bon temps reviendra, car le grand-duc Constantin... Mais j'entends le galop d'un cheval.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Je n'entends rien.

BLAGOFF.

Capitaine Schlagmann, allez voir. *(Schlagmann sort.)* C'est peut-être un ordre de votre nouveau roi, le grand-duc Constantin.

DE LIMEUIL.

Toujours le grand-duc Constantin ! Mais notre roi légitime ?..

BLAGOFF.

Est le grand-duc Constantin, vous dis-je. Nous lui donnons la France.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Les autres souverains souffriront-ils ?..

BLAGOFF.

Les autres souverains ! S'ils disent un mot, nous les exilons en Sibérie.

SCHLAGMANN, *rentrant*.

Chénéral, c'est un dépêche.

BLAGOFF, *lisant*.

Que vois-je ! Un Cosaque a été assassiné dans la commune dont vous êtes le maire, monsieur le comte ; et je reçois l'ordre de vous envoyer en ôtage au grand quartier-général.

DE LIMEUIL.

Comment donc ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

O Ciel ! mon mari ?

BLAGOFF, *bas à la comtesse*.

Ne craignez rien : on ne lui fera pas de mal. (*Haut à de Limeuil.*) Cette carte vous servira de sauf-conduit : elle prouvera que vous êtes un bon Français, ami des Russes et des Prussiens, et on vous relâchera sur-le-champ.

DE LIMEUIL.

Il n'en est pas moins désagréable d'être traîné comme un malfaiteur...

BLAGOFF.

Il faut obéir.

(*Il fait signe à ses officiers, qui sortent tous,*

*excepté Schlagmann, et emmènent de Limeuil.)*

**BLAGOFF, MADAME DE LIMEUIL, SCHLAGMANN**, qui s'assied au fond du théâtre, et fume.

**BLAGOFF.**

Monsieur le comte est un peu poltron.

**M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.**

Cette fois, il a raison peut-être.

**BLAGOFF.**

Soyez tranquille : c'est une simple formalité. On ne le mènera pas loin ; et à peine serons-nous partis, que vous le verrez revenir.

**M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.**

Vous m'en donnez l'assurance ?

**BLAGOFF.**

Je vous en donne ma parole d'honneur.

**M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.**

Je vous crois.

**BLAGOFF.**

Votre mari a l'air très-jaloux.

**M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.**

Jaloux comme un tigre. (*Elle tousse.*)

**BLAGOFF.**

Cette fumée de tabac vous incommode. Si.

nous allons prendre l'air dans le jardin ?

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Si tard !

BLAGOFF.

Que craignez-vous avec moi, un allié, un libérateur ?

(*Il lui offre son bras, et ils sortent. Schlagmann veut les suivre ; mais Blagoff lui fait signe de rester.*)

SCHLAGMANN, seul.

Voilà encore mon chénéral en ponne fortune ! C'être toutes les soirs le même comédie. Quand la maîtresse du logis il lui plaît, il havre toujours le même ruse pour éloigner un frère ou un mari. (*Imitant Blagoff.*) Capitaine Schlagmann, j'endendre le galop d'un cheval : allez foir... Et j'apporte mon dépêche, et le mari il va attendre dans un écourie ou au corps-de-garde la moment de notre départ.. Que faire pour nous tifertir ? Ah ! voyons le bibliothèque : s'il havre des cartes de géographie, che les prendrai bour moi. J'en havre déjà deux malles tous pleins, et che ferai un petit commerce dans l'armée (Il

*s'approche de la bibliothèque.)* Tiens ! ils ont laissé le clé au porte : y havre donc rien dedans. *(Il ouvre la porte.)* Tartais ! c'être bien mieux que des cartes. *(Il amène Eugénie sur le devant de la scène.)* Ah ! mon chénéral ! vous havre la rose ; mais moi j'havre le ponton.

---

SCHLAGMANN, EUGÉNIE, MADAME DE  
VIEUX-BOIS, SCOLASTIQUE.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Monsieur le Cosaque, laissez-nous, je vous prie.

SCHLAGMANN.

Je vous laisse, vous, matame.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Ma mère, défendez-moi.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Monsieur, respectez ma petite-fille.

SCHLAGMANN, *tenant toujours Eugénie par le bras.*

C'être votre petit-fille ! che vous en fais ma compliment. Che serai votre petit gendre.

SCOLASTIQUE.

Il est sans gêne.



M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Savez-vous, monsieur l'officier, que vous parlez à la marquise de Vieux-Bois et que mademoiselle est la fille de monsieur le comte et de madame la comtesse de Limeuil.

SCHLAGMANN.

C'être un petit comtesse ! tant mieux. Quelle plancheur ?

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Mais nous sommes vos amis, vos alliés !

SCHLAGMANN.

Tant mieux ! ch'aime l'alliance des Françaises.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Alors, monsieur, voilà Scolastique qui est Française aussi.

SCHLAGMANN.

Pas ponne Française. (*A Eugénie.*) Viens promener dans le chardin, ma petite anche. Mars il être bon ami de Vénus.

(*Il veut l'entraîner.*)

LES TROIS FEMMES, l'arrêtant.

Au secours ! au secours !

SCHLAGMANN.

Pas de bruit, ma pelle mère ! rentrez dans votre niche.

(*Il menace avec un pistolet M<sup>me</sup> de Vieux-Bois*)

*et Scolastique, qui rentrent dans la bibliothèque en poussant des cris d'effroi; et sans laisser le bras d'Eugénie, il ferme la porte.)*

EUGÉNIE, *criant.*

Laissez-moi! Mon père! ma mère!

SCHLAGMANN.

Pas de crainte : si c'être pas moi, c'être un autre.

*(Il veut l'entraîner.)*

EUGÉNIE.

Finissez donc, monsieur. Au secours! au secours!

*(Entre Lefèvre.)*

SCHLAGMANN, EUGÉNIE, LEFÈVRE.

LEFÈVRE, *à Schlagmann.*

Vil brigand! *(Il lui arrache Eugénie.)*

SCHLAGMANN, *tirant son sabre.*

Un ennemi! sacramente!

LEFÈVRE.

Tais-toi. *(Il lui brûle la cervelle.)*

EUGÉNIE.

Ah!

LEFÈVRE.

C'est pour lui apprendre à vivre... Chère Eugénie! quel danger vous avez couru!.. Que mon amour m'a bien inspiré. Ah! si j'étais parti...

EUGÉNIE.

Mon cher Victor !

LEFÈVRE.

Nous n'avons pas de temps à perdre. Le bruit va attirer les ennemis... ; et s'ils nous trouvaient... Fuyons.

EUGÉNIE.

Mais mon père.., ma mère...

LEFÈVRE.

Ce sont des fous. Ils ont voulu des Cosaques : grand bien leur fasse. Sans moi, vous étiez perdue. Si l'amour ne nous avait unis, vous m'appartiendriez par droit de conquête... Allons, nous fuirons par le jardin.

EUGÉNIE.

Je voudrais au moins prévenir mon père.

LEFÈVRE.

Nous lui écrirons de la poste prochaine...  
Vite... on vient. *(Ils sortent.)*

*(La nuit commence.)*

JÉRÔME ; *ensuite deux COSAQUES avec des flambeaux.*

JÉRÔME.

J'ai entendu un coup de fusil, j'en suis sûr...  
Ils auront tué mon pauvre maître... Eh non ;

c'est un Cosaque. C'est bien fait, vilain scélérat.

(*Il le pousse dans la coulisse.*)

1<sup>er</sup> COSAQUE, *saisissant Jérôme.*

Officier capout, toi capout.

JÉRÔME.

Messieurs, ce n'est pas moi. J'arrive à l'instant ; je n'ai pas de fusil.

2<sup>e</sup> COSAQUE.

Capout ! capout !

(*Il tire son sabre pour le frapper.*)

JÉRÔME, *à genoux.*

Je suis innocent. Je vous demande grâce.

1<sup>er</sup> COSAQUE.

Capout ! capout !

(*Ils l'attachent et le pendent par les pieds.*)

JÉRÔME.

Aïe ! aïe ! Si je leur parlais comme leur général : Dinsk afskir ! Dinsk afskir ! Ils ne m'entendent pas... Malheureux ! la tête en bas... Sainte-Vierge ! faut-il que je périsse ainsi. (*Les Cosaques prennent des papiers et les brûlent sous son nez.*) Eh bien ! ils vont m'enfumer comme un jambon. Ils veulent donc me manger ! Dieu ! faut-il avoir des alliés ! (*Les Cosaques cherchent à ouvrir la bibliothèque.*) C'est ça : allez prendre des livres pour me rôtir plus vite.

1<sup>er</sup> COSAQUE, *ouvrant la porte.*

Ah ! mamzelles ! petites mamzelles !

JÉRÔME.

Bien , les v'là dénichées !

(*Les Cosaques entraînent les femmes sur le devant de la scène.*)

1<sup>er</sup> COSAQUE, à *Scolastique.*

Petite mamzelle ! tout de suite.

2<sup>e</sup> COSAQUE, à *madame de Vieux-Bois.*

Belle mamzelle ! Oh !

M<sup>me</sup> DU VIEUX-BOIS.

Finissez , malhonnête !

SCOLASTIQUE.

Allons , v'là que c'est notre tour .

JÉRÔME.

Madame la marquise ! ma femme ! je suis pendu.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS et SCOLASTIQUE.

Ah ! grand Dieu ! Au secours ! à l'assassin ! au voleur.

JÉRÔME.

Madame la marquise ! ma femme ! j'étouffe.

(*Les Cosaques entraînent les femmes.*)

## DE LIMEUIL, JÉRÔME.

DE LIMEUIL, *dans le plus grand désordre.*

Que de peines pour m'échapper par la lucarne de cette écurie ! Comme me voilà fait ! Le diable emporte les sauvages !

JÉRÔME, *d'une voix étouffée.*

A l'aide ! je me meurs !

DE LIMEUIL.

Qu'entends-je ? Ciel ! ce pauvre Jérôme !

*( Il le décroche. )*

JÉRÔME, *étendu par terre.*

Ouf !

DE LIMEUIL.

C'est moi, mon garçon... Reviens à toi.

JÉRÔME.

Je n'y vois goutte.

DE LIMEUIL.

Lève-toi : le sang redescendra.

JÉRÔME.

Est-ce féroce ! me pendre la tête en bas... !

Ils allaient me brûler tout en vie.

DE LIMEUIL.

Que s'est-il donc passé ?

JÉRÔME.

Un Cosaque qui est mort. *( Il le lui montre dans la coulisse. )* Voyez.

DE LIMEUIL, *effrayé.*

Il faut le cacher dans cette armoire. (*Ils le cachent.*) Qui l'a tué?

JÉROME.

Je n'en sais rien : je m'étais enfui dans la cave, j'ai eu la bêtise d'en sortir au coup de fusil, et ils m'ont pendu.

DE LIMEUIL.

Où est ma femme?

JÉROME.

Votre femme! Dieu le sait.

DE LIMEUIL.

La bibliothèque est ouverte! Où sont ces dames?

JÉROME.

Enlevées...

DE LIMEUIL.

Et ma fille?

JÉROME.

Dans la même position.

DE LIMEUIL.

Malheureux! il fallait les défendre.

JÉROME.

J'étais pendu. (*Entre un paysan.*)

LE PAYSAN.

Monsieur de Limeuil, c'est une lettre de l'auberge du Grand-Cerf, à une lieue d'ici. (*Il sort.*)

DE LIMEUIL.

Quelles nouvelles ? voyons : (*Il lit.*) « Mon  
 » cher beau-père, malgré votre caprice de ce  
 » matin, Eugénie est à moi. J'ai mieux aimé  
 » l'enlever que de la laisser à vos alliés. En at-  
 » tendant que vous vouliez bien permettre la  
 » cérémonie nuptiale, trouvez bon que je m'en  
 » passe... Votre respectueux gendre Lefèvre. »  
 Tous les malheurs à la fois ! J'en perdrai la tête...  
 Oh ! les alliés !

JÉRÔME.

Ne m'en parlez pas : des alliés, c'est pire que  
 le diable.

(*On entend le son de la trompette et un houra  
 général.*)

DE LIMEUIL.

Allons, qu'y a-t-il encore ?

(*Il se retire avec Jérôme dans la bibliothèque.*)

---

 TOUS LES ACTEURS.

(*Blagoff entre donnant la main à la marquise  
 et à la comtesse. Les officiers restent dans  
 le fond.*)

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS, au général.

Oui, M. le général, sans un de vos officiers,  
 on me maltraitait d'une étrange sorte.



BLAGOFF.

Oser vous insulter ! vous , madame ! une personne si respectable ! Les malheureux ! Mais cela n'arrivera plus. (*A la comtesse.*) Enchanté, madame, de votre aimable accueil. On ne pratique pas mieux l'hospitalité, et je vous rends mille grâces. Un ordre fâcheux nous force à vous quitter : il faut marcher en avant ; mais rien n'effacera d'aussi doux souvenirs.

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Général, vous m'avez promis, j'ai droit de demander que mon mari...

DE LIMEUIL, *sortant de la bibliothèque.*

Le voilà votre mari, madame ; le voilà dépouillé, battu...

BLAGOFF, *à part.*

Il ne lui manque plus que d'être content.

M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

Mon gendre, il ne s'est rien passé...

M<sup>me</sup> DE LIMEUIL.

Je vous proteste...

DE LIMEUIL.

Arrangez donc votre coiffure, madame.  
(*Blagoff dans le fond du théâtre donne des ordres à ses officiers.*)

SCOLASTIQUE, *entrant tout échevelée.*

Ah! les monstres! Et mon pauvre mari, est-il dépendu?

JÉROME.

La corde est à ton service.

SCOLASTIQUE.

Ah! mon Dieu! monsieur, et la grange qui brûle!

DE LIMEUIL, M<sup>me</sup> DE LIMEUIL *et* M<sup>me</sup> DE VIEUX-BOIS.

O Ciel! est-il possible?

JÉROME.

Nos alliés y auront mis le feu pour y voir plus clair.

BLAGOFF, *revenant.*

Cela n'arrivera plus.

DE LIMEUIL.

Mais toute ma basse-cour va rôtir.

SCOLASTIQUE.

Ah! bah! il y a long-temps que les poulets sont mangés.

BLAGOFF *à de Limeuil.*

Il faut bien nourrir ceux qui se font tuer pour vous.

JÉROME.

Et nos chevaux qui vont être brûlés.

78 LES ALLIÉS, OU L'INVASION.

SCOLASTIQUE.

Nos alliés les ont pris.

DE LIMEUIL.

Comment ?

BLAGOFF, *souriant.*

On vous les ramènera... demain.

DE LIMEUIL, *à part.*

Si j'obtiens la croix de Saint-Louis, on ne dira pas que je l'ai volée. (*Haut à Blagoff.*)  
Monsieur le général, puisque vous partez, j'ai bien l'honneur...

BLAGOFF.

Rassurez-vous : notre séparation ne sera pas longue. Paris rasé, nous revenons auprès de vous. Le pays est bon ; nous nous y établirons ; rien ne viendra plus troubler nos relations amicales, et nous prendrons à tâche de vous prouver chaque jour, ainsi qu'à ces dames, que

LES AMIS NE SONT PAS DES TURCS.